

SENEQUE

PHÈDRE



TRADUCTION DE FRANCK LOZACH

PREFACE

Voici une de mes pièces de théâtre, et je puis dire ne l'avoir que très peu travaillée. J'avoue que la technique d'écriture n'en revient de plein droit puisque j'ai utilisé le principe du vers blanc pour la traduire, mais la façon et le développement ont été proposés depuis fort longtemps par le poète latin Sénèque. Je n'ai fait que le reproduire, et là seulement est mon mérite.

Cette Phèdre m'a considérablement étonné, et je prétends n'avoir jamais trouvé personnage féminin si extraordinaire à dépeindre. Jamais je n'ai rencontré femme plus éprise de passion, de folie et de désir sur le théâtre ou dans le roman.

La Phèdre de Racine - qui est l'un de ses chefs-d'œuvre - possède plus de retenue, et semble une victime plus innocente que coupable, tandis que dans Sénèque éclate la misogynie d'Hippolyte.

Il m'aurait été possible de proposer également une nouvelle manière de concevoir l'idéal sensuel féminin ; j'ai préféré intervenir le moins possible, et m'en suis référé à un des plus talentueux poètes d'autrefois - je veux dire Sénèque.

Voici donc un texte très peu remanié et concernant la fraîcheur et la spontanéité d'hier. Je ne me suis contenté que d'une césure et d'une rythmique à la douzième pour mieux offrir la pièce à l'œil exercé du lecteur.

PHEDRE

PERSONNAGES

PHEDRE, épouse de Thésée.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope.

THESEE, fils d'Egée, roi d'Athènes.

OENONE, nourrice de Phèdre.

UN MESSAGER.

CHOEUR D'ATHENIENS.

TROUPE DE VENEURS.

La scène est à Athènes et dans la campagne
environnante.

ACTE I

SCENE PREMIERE

Hippolyte accompagné de chasseurs

Hippolyte

Allez, répandez-vous autour des bois épais !
Parcourez prestement les sommets des montages !
Voilà le mont Cécrops, et ses vallées s'étendent
Sous les roches de Parmes, le fleuve se répand
A flots précipités dans les gorges de Thrie.
Gravissez les sommets des collines neigeuses.
Vous autres, tournez-vous, voyez cette forêt
Faites d'aulnes élevés, marchez vers ces prairies
Que le Zéphyr caresse de son haleine douce,
Il sème de partout les fleurs de son printemps.
Allez dans les campagnes encore faméliques
Où, comme le Méandre au milieu de ses plaines
Serpente lentement le cours de l'Ilisus.
Les eaux sont paresseuses, elles effleurent à peine
Les sables dénudés. Vous, dirigez vos pas
Vers les sentiers étroits des bois de Marathon.

Les femelles des animaux sauvages, suivies
De leur progéniture y vont chercher la nuit
Un peu de pâture. Vous, tournez vers l'Acharnie
Que réchauffent les vents tièdes du midi.
Et qu'un autre s'élance à travers les rochers
Du délicat Hymette, un autre sur la terre
Etroite d'Aphidna. Trop longtemps nous avons
Négligé le rivage sinueux que domine
Le cap de Sunium.

Si quelqu'un de vous aime
La gloire du chasseur, qu'il aille par les champs
De Phyéus ; là est un sanglier terrible,
L'effroi des laboureurs, connu par ses ravages.
Lâchez la corde aux chiens qui courent en silence
Mais retenez les ardents molosses, et laissez
Tous ces braves crétois s'agiter avec force :
Ils essaient d'échapper à l'étroite prison
De leur puissant collier. Ayez soin de serrer
De plus près ces chiens de Sparte : la race est hardie,
Toujours impatiente de débusquer la bête.
Bientôt leurs aboiements dans le creux des rochers
Retentiront. Ils sont, maintenant, le nez bas,
Reniflant des odeurs, ou cherchant des retraits
Tandis que la lumière semble encore fragile

Et que la terre humide de la rosée nocturne
Conserve quelques traces.

Que l'un sur ses épaules
Charge ces larges toiles et qu'un autre déplace
Ces filets-ci ! Habillez donc l'épouvantail
De plumes rouges dont l'éclat saura troubler
Les animaux sauvages et saura les pousser
Dans mes toiles. Toi, tu lanceras les javelots ;
Toi, tu tiendras des deux mains le lourd épieu
Garni de fer pour t'en servir au bon moment ;
Toi, tu te mettras en embuscade et tes cris
Jetteront les bêtes effrayées dans nos filets.

Toi, enfin tu achèveras notre victoire
En plongeant le couteau recourbé dans le flanc
Des animaux.

Sois-moi favorable, ô déesse
Toute remplie de courage, toi qui règues au fond
Des bois solitaires, toi dont les flèches parfaites
Frappent les animaux féroces qui viennent boire
Dans les eaux refroidies de l'Araxe, et ceux qui
S'ébattent sur les glaces du Danube. Ta main
Poursuit les lions de Gétulie, et les biches

De Crète. D'un trait plus léger tu perces les daims
Rapides. Toi, tu frappes, et le tigre tacheté
Vient tomber à tes pieds, et le bison velu,
Ainsi que le bœuf sauvage de la Germanie,
Au front tout décoré de cornes menaçantes !
Tous les animaux qui paissent dans les déserts,
Ceux que connaît le pauvre Garamante, ceux qui
Habitent dans les caches des bois parfumés
De l'Arabie, ou sur les sommets escarpés
Des Pyrénées, ou dans les bois de l'Hyrkanie,
Ou dans les champs incultes que parcourt le Scythe
Menteur, tous ont crainte de ton arc, ô Diane.

Chaque fois qu'un chasseur est entré dans les bois
Le cœur rempli de ta divinité, les toiles
Ont gardé la proie ; nulle bête, se débattant
N'a pu rompre les filets ; les chariots grincent
Sous le poids de la venaison ; les chiens reviennent
À la maison la gueule remplie d'un rouge sang
Tandis que les habitants des campagnes regagnent
Leurs chaumières dans l'ivresse d'un triomphe joyeux.
Allons, la déesse des bois nous favorise,
Les chiens jappent avec des cris aigus, les forêts
M'appellent, hâtons-nous, prenons le plus court chemin.

SCENE II

Phèdre, Oenone

Phèdre

Ô Crète, reine puissante de ton immense mer,
Tes innombrables vaisseaux couvrent tout l'espace
Que Neptune livre aux navigateurs jusqu'aux
Rivages de l'Assyrie, pourquoi m'as-tu fait
Asseoir comme otage à un foyer odieux ?
Pourquoi, associant ma destinée à celle
D'un ennemi, m'imposes-tu à exister
Dans la douleur et dans les larmes ? Thésée a fui
Loin de son royaume, et me garde en son absence
Cette fidélité qu'à ses épouses aussi
Il a coutume de garder. Mais compagnon
D'un audacieux adultère, il a connu
Courageusement dans la nuit profonde le fleuve
Que l'on ne repasse jamais ; il s'est rendu
Alors le complice d'un amour furieux
Pour tirer Proserpine du trône du roi
Des enfers.

La crainte ni la honte ne l'ont
Arrêté ; le père d'Hippolyte va chercher
Jusqu'au fond du Tartare le triomphe du rapt
Et de l'adultère. Mais c'est un autre sujet
De douleur qui bien autrement pèse sur mon âme.
Ni le repos de la nuit ni le doux sommeil
Ne peuvent dissiper mes secrètes angoisses.
Un mal intérieur constamment me consume,
Il augmente et s'enflamme dans le creux de son sein
Comme un feu bouillonnant dans le cœur de l'Etna.

Les travaux de Minerve n'ont plus pour moi de charme,
La toile s'échappe de mes mains, j'en oublie
De présenter aux temples les offrandes vouées,
Aux dieux, j'en oublie de me joindre aux Athéniennes
Pour déposer sur les autels, dans le silence
Des sacrifices, les flambeaux des initiées
Et honorer par des prières respectueuses
Et de pieuses cérémonies la déesse
De la terre. J'aime à poursuivre les animaux
Sauvages à la course, et de mes faibles mains
Lancer les flèches au fer pesant.

Tu te perds,
Ô mon âme ! Quelle triste fureur te fait aimer
Le lieu des forêts sombres ? Hélas ! Je reconnais
La funeste raison qui égara ma mère
Infortunée. De nos amours fatales, les bois
Sont le théâtre. Combien tu me parais, ô mère,
Digne de ma pitié ! Toi, tourmentée d'un mal
Tu n'as pas rougi d'aimer le chef indompté
D'un troupeau sauvage. L'objet de cet amour
Adultère avait un œil terrible ; il était
Impatient du joug, plus furieux encore
Que le reste du troupeau ; au moins il aimait
Quelque chose. Moi, malheureuse, quel dieu, que dédale
Pourrait bien trouver le moyen de satisfaire
Ma passion ? Non, quand il reviendrait sur terre
Cet ingénieux ouvrier qu'enferma
Dans le labyrinthe obscur le monstre sorti
De notre sang, non ! il ne pourrait apporter
Aucun secours à mes maux. Mais Vénus hait la
Famille du soleil, et se venge sur nous
Des rais qui l'ont capturée avec son amant.
Elle charge toute la famille d'Apollon
D'un amas d'opprobres. Nulle fille de Minos
N'aura jamais brûlé d'un feu purifié
Et constamment le crime se mêle à nos amours.

Oenone

Épouse de Thésée, fille de Jupiter
Remplie de vraie noblesse, hâtez-vous d'effacer
De votre chaste cœur ces pensées détestables :
Eteignez donc ces feux, et ne vous laissez pas
Aller à un impossible espoir.

Celui qui,
Dès le début, combat et repousse l'amour
Toujours est sûr de vaincre, et de trouver la paix
À la fin. Pourtant si l'on se plaît à nourrir,
À caresser un doux penchant, il n'est plus temps
De tenter de se révolter contre un servage
Que l'on s'est imposé soi-même. Mais je connais
L'orgueil des rois, et je sais combien il est dur,
Comment difficilement il se plie devant
La vérité, ou accepte de se soumettre
À de sages conseils : qu'importe ; quelles que soient
Les conséquences de cette audace, je m'y résigne.

À toujours fréquenter la mort, de tous les maux
L'on se délivre ! Plus grand encore est le courage
Qui revient aux vieillards ! Et le premier degré
De l'honneur, c'est de vouloir résister au mal

Et ne point s'écarter du devoir ; le second,
C'est de bien connaître l'étendue de la faute
Que l'on va commettre.

Où allez-vous malheureuse ?
Ajouterez-vous au déshonneur familial ?
Surpasserez-vous votre mère ? Car un amour
Criminel est bien pire qu'une passion
Monstrueuse, et une passion monstrueuse
Est un coup du sort, un amour criminel est
Le fruit d'un cœur pervers et corrompu.

Pourtant
Si vous croyez que l'absence de votre époux
Descendu aux enfers puisse vous assurer
L'impunité d'un crime et puisse dissiper
Vos alarmes, vous vous trompez, car en supposant
Que Thésée soit caché pour jamais au profond
Des grottes de l'enfer et ne doive jamais
Repasser le Styx, n'avez-vous pas votre père
Qui règne au loin sur les vastes mers et qui tient
Cent peuples divers sous son spectre paternel ?

Un pareil forfait resterait-il à ses yeux
Invisibles ? Le regard d'un père est difficile

À tromper. Pourtant admettons même qu'à force
D'adresse et de ruse nous parvenions à cacher
Un si grand crime, le déroberons-nous aux yeux
De votre aïeul maternel lui dont la lumière
Embrasse le monde ? Echappera-t-il au père
Des dieux, dont la terrible main ébranle la terre
En lançant les foudres de l'Etna ? Non ! Non ! L'œil
De vos aïeux embrasse toutes choses, comment
Pourriez-vous éviter leurs regards ?

Quand les dieux
Consentiraient même à fermer complaisamment
Les yeux sur cet horrible adultère, à jeter
Sur vos amours coupables un voile favorable
Qui a toujours manqué aux grands crimes, comptez-vous
Pour rien le supplice affreux d'un esprit troublé
Par le remords, d'une conscience remplie
Du forfait qu'elle se reproche, et effrayée
D'elle-même ? Si le crime quelque fois peut-être
En sécurité, il n'est jamais en repos.

Oui, éteignez, je vous en conjure, éteignez
Le feu de cet amour impie : c'est un forfait
Inconnu aux nations les plus barbares et qui
Mettraient même en horreur les Gètes vagabonds,

Les habitants inhospitaliers du Taurus,
Les peuples errants de la Scythie. Epurez
Votre cœur et chassez-en le germe de ce
Crime horrible ; oui, souvenez-vous de votre mère
Et craignez cet amour nouveau et monstrueux.
Vous pensez à confondre la couche du père
Et celle du fils ! à mêler le sang de l'un
Et celui de l'autre dans vos flancs incestueux !
Poursuivez donc, et troublez toute la nature
Par vos détestables amours. Pourquoi ne pas
Prendre plutôt un monstre pour amant, pourquoi
Laisser vide le palais de ce Minotaure ?
Il faut que le monde voie ces atrocités,
Et que les lois de la nature soient violées
Par tout nouvel amour de princesse de Crète.